

PASTICHE

Avril 2018.

FAUSSAIRES

« Et le capitalisme est un adversaire qui se révèle plus expert que quiconque dans le jeu du changement ; il ne plaisante pas. »

Gianfranco Marelli, 1998.

La stratégie du scandale prônée par la plupart des avant-gardes artistiques est partout.

Polémiques, transgressions, impertinence, buzz ; tout un héritage au bénéfice de campagnes de communication.

L'ambiance de « moments périssables délibérément aménagés » que soutenaient les situationnistes, accessible dans n'importe quel pop-up store.

La pratique du détournement, saluée jusque dans les talk shows en plastique, la presse people, le street marketing.

Il devait bien y avoir dans ces agissements des choses déjà conciliable au pouvoir, la suffisance du bel âge, l'orgueil d'une originalité, de son renouvellement et le goût bouffon du mystère...

Mais comment en vouloir à la tentative qui ne sait pas encore?

Maintenant nous savons.

Nous n'estimons pas le capital capable de produire autre chose que des multitudes d'ajustements, c'est sa faculté d'adaptation qui est prodigieuse, sa tendance à s'appuyer sur des constitutions primitives, originaires, déjà présentes, autant que sur l'émergence de tendances nouvelles, sur le tempérament d'une jeunesse, son énergie à « vouloir ».

C'est sa prise en compte des revendications sociales, protestataires, la manière que ce système a de digérer « la nécessité du changement », a de la dégrossir jusqu'à communion finale qui nous ébranle; et ce que l'on présumait apte à nous délivrer nous enchaîne à nouveau.

Le cas des torches de la liberté du célèbre Edward Bernays qui, en 1929, saisit la montée du mouvement féministe américain comme une occasion commerçante témoigne de cette promptitude, de cet incroyable ajustement du marché aux requêtes de son temps.

La récupération est une affaire banale et au fond, nous savons désormais que toutes les armes que nous créons, même les plus subversives, les mieux élaborées, peuvent être retournées contre nous avec l'habileté d'un gestionnaire.

Aucune larme à verser pour autant, nous avons fait le deuil de ce qui fut et, même s'il y avait le moindre espoir à épargner le dernier temple, nous resterions très certainement tentés par l'incendie.

Évitons d'être plus bêtes que celles/ceux qui cherchent à sauver la virginité « du monde », de la « nature humaine » ou des arts populaires.

Car de quelle authenticité nous parle t-on ?
Et avec quelle naïveté encore ?

Évitons de donner corps à la contradiction suivante :

Révolutionnaires en théories, conservateurs en pratique.

Nous ne scanderons donc aucun rap de brochures ni ne débattront des potentialités territoriales que représentent les free party, autant que nous avons cessé de nous illusionner des dimensions politiques du mouvement punk.

S'acharner à ressusciter l'impossible par ressort activiste, un autre type de culte.

Car derrière la réhabilitation de l'immaculée, de l'incorruptible, derrière les blâmes et l'invective ; une impuissance ventriloque.

Tous ces défenseurs de « cultures populaires » détestent en définitive tout ce qui le devient ; à l'avant-garde du sentiment d'exclusivité.

Admiration fanatique et nostalgie, contre tout ce qui enfreindrait la genèse d'une identité prétendument leur, voilà le don de quelques mémoires dressées contre le temps.

À l'évidence, nous ne défendons rien des gigotements permanent de la culture, rien non plus de cette immobilité de l'angoisse, ni oublier, ni conserver, ni s'adapter.

Chercher la valeur du mouvement dans le mouvement, plus dans les phantasmes du regret.

En conséquence, que dire des leçons alternativistes ? Qui, en parallèle des discours monopolistes, des vieux principes de compétition et de l'automation qui vient, évoquent les bienfaits de l'épicerie familiale, du petit café de quartier, du fromage de chèvre précapitaliste ou, plus transcendant encore, de l'économie locale et solidaire, du transitionnisme statutaire par le salaire à vie, du « renversement » par la jurisprudence...

Que de matière à débattre, de réflexions offertes aux pourfendeurs de révolutions, que de belles idées, que de belles propositions à émettre lors du prochain brainstorming intitulé «réformisme superstructurel participatif».

Si le capital a la témérité d'exproprier les luttes révolutionnaires, s'il est en mesure de mêler à leurs sèves un peu d'eau gazeuse pour les solder en bouteille, alourdir les transpalettes et partir en chantant. Il n'est pas si difficile d'envisager ce qu'il est en mesure de faire de toute cette innocence en quête «de changement», de «valeurs», nouvelles ou retrouvées.

La mémoire n'est pas une décalcomanie.....le rétroviseur éconduit toujours l'horizon.

Folklore.

Ritualisation.

Enfermement.

Le retour récurrent de Mai 68 fait parti de cette même agonie de l'invention.

À chaque départ de mouvement, les même repères historiques viennent empiéter l'actualité de nos expériences, trompeter nos défaites de retardataires au nez d'un publicitaire amusé.

Une pantomime historique.....embarrassante et désarticulée.

NU

« Il sait, tandis qu'il se tient devant les appareils, que c'est au public qu'il a affaire en dernière instance : au public des consommateurs, qui constituent le marché. Ce marché sur lequel il ne s'offre pas seulement avec sa force de travail, mais aussi avec sa peau et ses cheveux, son cœur et ses reins, est aussi peu tangible au moment de sa performance - laquelle est décisive pour lui - qu'un article manufacturé en cours de fabrication. »

Walter Benjamin, 1955.

À la fin du 19ème siècle, Marx & Engels (L'idéologie allemande) estimaient la production artistique en ces termes :

« La concentration exclusive du talent artistique chez quelques individualités, et corrélativement son étouffement dans la grande masse des gens est une conséquence de la division du travail (...) Dans une société communiste, il n'y aura plus de peintres, mais tout au plus des gens qui, entre autres choses, feront de la peinture. »

C'est en ce sens que, des Dada aux surréalistes en passant par l'internationale situationniste, des générations de jeunes artistes tentèrent, entre la bonne volonté naïve et une légèreté d'ordinaire fortunée, de redéfinir, dépasser ou simplement détruire la production artistique pour ce qu'elle conservait de réactionnaire et d'aliénante.

On se souvient du jeune Vaneigem (Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations) écrire :

« L'œuvre d'art à venir, c'est la construction d'une vie passionnante. »

La popularisation des moyens de « reproductibilité technique » et sa récente digitalisation ont nettement réduit la « concentration exclusive du talent artistique », quant à cette « vie passionnante » convoitée, elle pourrait sembler avoir triomphé, tout du moins dans la représentation « Yolo » qu'on peut désormais en faire par l'intermédiaire des réseaux sociaux, à savoir par une énième forme de valorisation spectaculaire de la vie sociale.

Le pouvoir de représentation, historiquement vertical, s'est substitué à la seule puissance faussement horizontale des individu-es en réseaux, puissance d'incarner à la fois le statut de produit (en s'objectivant soi même selon les canons de la marchandise - Réification) et de profil-client (par le calcul algorithmique des données).

Tout ce qui constituait le/la spectateur/spectatrice émergeant-e de la société industrielle, c'est à dire la distance entre la contemplation et son objet, s'est déplacé vers la participation, l'interaction et la création de contenu.

Personnaliser l'image, c'est dire l'améliorer selon ses propres principes, l'adapter à sa propre sous-culture, à son propre style de vie, est la dernière liberté que le monde des images autonomes nous concède.

On le sait depuis plus d'un demi-siècle, l'image n'est ni une représentation améliorée du réel, ni son apparition sacrée, l'image est le support privilégié de la marchandise, elle transporte et déploie toute sa mystique, son « art de vivre ».

En ce sens, Debord voyait juste, l'image génère effectivement une socialité à part entière.

Il ne s'agit donc plus de comprendre le pouvoir des images selon une esthétique particulière, dominante et bourgeoise, mais de se remémorer le pouvoir des images en tant que langage universel de la société publicitaire.

Les héritier-es du spectateur/spectatrice ne sont plus éloigné-es « du monde » par le spectacle, iels sont devenus le spectacle, avec la disparition « du monde » dans ses propres représentations.

On pourrait méjuger à la hâte, comme le font les réactionnaires, d'une victoire superficielle de la « réalisation de l'art » et des propositions révolutionnaires du siècle passé.

Mais, alors même que les individu-es semblent s'être émancipé-es de l'autorité des images grâce à la maîtrise qu'iels peuvent dorénavant avoir sur elles, on remarque qu'iels n'ont fait que d'en généraliser l'essence hégémonique par subjectivation, produisant la mise en scène d'avatars ou de pseudo-intimité publiques, au seul service de groupes concernés par le stockage et l'exploitation commerciale de ces données dites « personnelles » via une cybernétisation des techniques de porte-à-porte toujours mieux personnalisées.

Car au fond que sont les « communities »? Si ce n'est des tribus commerciales, simples fanbases avantageuses pour quelques sponsors et autres produits sous-culturels, capables de produire des esthétiques et des représentations comportementales certes spécifiques, mais qui restent subordonnées au commerce, par et dans la séparation.

Oui, nous pouvons désormais nous représenter ou être représenté-es comme étant queers, émos, street, zen, smarts, afro, nerds, machos, nous pouvons bien choisir sur les présentoirs du vieux monde rénové les idoles et les divertissements de notre choix, les accoutrements identitaires qui correspondent aux modes d'existence multiples qui, ayant pour prétention la critique du modèle mainstream, ne profitent finalement qu'à des marchés de niches qui se maintiennent selon l'émergence des modes et s'amplifient selon les niveaux de concurrence qui les stimule.

Oui, nous pouvons, mais c'est bien là toute la limite objective de notre autonomie.

Les vœux d'une individualité souveraine et créatrice furent bien instrumentalisés par le capital, qui sût convertir ce désir d'émancipation et de distinction sociale en nouvelle forme d'exploitation économique, autant que les revendications à l'autodétermination et au droit à la différence furent instrumentalisées au profit d'une segmentation marketing et d'un empowerment essentiellement arriviste et politicien.

Il ne s'agit donc en aucun cas d'une victoire, ni de l'individualisme philosophique et de sa « subjectivité radicale », ni de la pensée dite « humaniste » et de son « universalité » fraternelle, mais bien de la victoire de l'égalitarisme bourgeois en faveur d'un opportunisme assurément boutiquier.

Aucune victoire, l'intégration.

Ce qui pouvait être identifié dans les « sitcoms ethniques » autant que dans les propositions faites par les doctrinaires de l'ethno-Marketing, se prolonge sur des créneaux plus ramassés encore, toujours plus distinctifs.

Un marché basé sur l'hétérogénéité de signes d'identification et de reconnaissance, de « formes de vie » et de communautés humaines multi(sous)culturelles désaccordées ou simplement irréconciliables, et qui conserveraient pour ultime lien social la transaction, dernier langage des foules anonymes mais langage officiel de l'économie internationale.

Au dessus de cet émiettement brusque et décousu se manifeste pourtant un éclat de commun, un prototype, que la neutralité narrative rend modelable à l'infini. Un modèle idéologiquement unifiant, sur lequel pourront se greffer toutes les singularités, tous les attributs à sélectionner selon les innombrables occasions de se jouer soi même.

Entre la défaite entêtée du citoyennisme politique, la montée des processus d'embourgeoisements urbains, d'éparpillement extrémistes, d'autoritarismes hybrides et de prolétarianisation, surgit la mise en récit d'une figure historique à peine augmentée, conforme à la révolution culturelle de son siècle.

C'est l'archétype 2.0.

PORTRAIT

« Et ils disent d'une œuvre qu'elle est "réussie" lorsqu'elle parvient à produire la quantité d'illusions nécessaire pour que les personnages imaginaires équivalent à des personnes vivantes. »

José Ortega y Gasset, 1925.

De toute évidence, l'archétype 2.0 ne semble pouvoir faire triompher sa « qualité de vie » que grâce à la revendication qu'il fait de l'initiative et d'un « vouloir » univoque, entrepreneurial.

Le sujet présent limite sa conception de l'indépendance à l'auto-exploitation (chauffeuses/chauffeurs Uber, blogueurs/blogueuses, graphistes free-lance, startupper, youtubeuses/youtubeurs aux chaînes monétisées), qu'il célèbre en suprême délivrance.

Notre hypothèse est la suivante, l'archétype 2.0 a dans la moelle tous les principes de « la fin de l'histoire » et de ses « sujets ». Il n'est que le produit de désorientations associées à une deshistorisation d'ensemble, de sollicitations narcissiques venues compenser l'impermanence et la précarisation qui surplombent désormais « tous les domaines » de sa vie. Tout ce qui a toujours été subi comme une atomisation de la force historique et révolutionnaire longtemps nommée « prolétariat », par le travail intérimaire et plus récemment par l'éloge du temps partiel, de la mobilité, de la flexibilité, rendant presque impossible les formes de luttes auto-organisées, semble désormais se poursuivre dans un enthousiasme aussi extatique que désabusé.

La recomposition idéologique qu'institue l'archétype s'intronise par la mise en place d'un storytelling consciencieux.

Individuel-le, déterminé-e, conquérant-e, carriériste, indépendant-e et « hédoniste », qu'une morale sacrificielle toute commerciale engagerait inévitablement sur la voie rapide du succès.

Une morale sous forme de slogans tels que : « croire en ses rêves », « ne pas compter ses heures », « ouvrir un commerce », « aimer ce que l'on fait », « se retrousser les manches » ou plus simplement « réussir sa vie ».

Le rêve d'une ascension sociale proche du rêve américain prônée dans les années 80, surajoutée de bonne conscience et de considérations hygiénistes, entre agriculture biologique, fairtrade, lifestyle éco-responsable, vegan, sans gluten, suivies de séances de yoga et de formules mensuelles au fitness center.

Quant à la solidarité collective historique et internationale que constituaient malgré elles les formes d'exploitation traditionnelles (usines, entreprises, chantiers...), visiblement amoindrie par les experts en « déconstruction » universitaire, elle semble avoir été sobrement remplacée par la défense d'intérêts typiquement particuliers, par le clanisme, le réseautage affinitaire, le corporatisme et les lobbys.

Mais au-delà des questions de transformations idéologiques et organisationnelles, l'archétype 2.0 participe à une sensible mutation anthropologique du quotidien.

En tout lieu en effet l'ennui se propage et derrière elle/lui, le sentiment de devoir s'occuper l'esprit prédomine. Entre deux stations de métros, « sans temps mort », une course à la distraction s'engage.

C'est l'harmonie des essoufflements « sans entraves », des escapades de synapses sur circuits imprimés.

Effervescence nerveuse, le flamboiement immédiat, ô l'ankylose.

Un seul doute, la moindre incertitude exige désormais l'apparition d'une réponse tactile et simultanée - Recherche machinale d'arguments certifiés pour répliquer à quelques approximations de comptoirs.

Tous ses silences, toutes ses hésitations se posent désormais la question cruelle de l'efficacité.

Le modèle de production capitaliste a débordé de toutes les tranchées de la vie courante, les digues artificielles maintenues entre travail et loisirs ont finalement cédées, mais contrairement à ce que les situationnistes exaltaient, elles n'ont pas cédées pour la flânerie et le jeu généralisé, mais pour l'hyper-productivité permanente assimilée à un véritable « mode d'agir ».

M U L T I T A S K I N G

Rendement, planification, optimisation, nos rapports se sont sur-adaptés aux circonstances.

Supplie // Courrir Mourrir // Surplace

Tout se déverse « en continu », tout nous est accessible « à la demande ».

Ses liaisons tiennent sur des agendas sur-organisés, sur des applications mobiles capables de nous donner accès à des offres sexuelles jetables, tout dans le vocabulaire de la satisfaction de consommateur, de ses réflexes ou du plus limpide dispositif logistique et managérial : plan cul.

Tout est à combler dans la précipitation, ne rien laisser au silence, c'est à dire au temps de sortir du rythme de la production rendue instinctive, d'approfondir le « pourquoi » de cette condition à court terme.....immobile.

CROQUIS

« Si être à la mode consiste à imiter l'exemple social, la refuser intentionnellement revient à inverser cette imitation, ce qui ne témoigne pas moins du pouvoir des tendances sociales dont, d'une manière ou d'une autre, positivement ou négativement, nous sommes toujours dépendants. »

George Simmel, 1905.

Nous ne pouvons pas nous limiter à faire l'inventaire des raisons concrètes de notre désarroi, l'analyse est une chose, l'abattement est tout autre.

Nous devons aussi anticiper nos chances, les opportunités qui se dégagent malgré nos regards embués d'âpres déceptions.

Le pessimisme ne suffit pas.

Observer ce qui dans la dé-spécialisation, la disparition des rôles traditionnels saurait nous réjouir.

On ne peut plus se satisfaire du seul regard Orwellien pour appréhender toutes les problématiques que suppose l'essor de la technologie, les visions dystopiques ne consolent que les détaillants d'effroi.

On ne peut plus se contenter de frémir en appelant au réveil de la population comme des chantres de l'apocalypse.

La décomposition des systèmes hiérarchiques institutionnels, qui ne survivront pas aux avancées technologiques telles qu'elles se présentent peuvent aussi représenter une chance.

Si le général a de plus en plus tendance à s'orienter vers le particulier, l'instruction poursuit aussi ce chemin.

Il semble évident et soutenu de fait que chacun-e s'oriente déjà vers ses aspirations personnelles de façon plus intuitive. La culture générale obligée s'émiette aux profits d'un enseignement en dilettante, d'un nouvel entrain à apprendre.

Ce qui est négativement compris comme un cas dramatique de recroquevillement sectaire, par la puissance de sites d'informations dont la maestria en terme de tromperie et de duplicité n'envie plus rien aux organes de propagandes officiels, peut-être aussi compris positivement par l'échange de savoir, les tutoriels, les forums d'entraide, le principe de gratuité, autant que par les relais d'informations locales et internationales de terrains.

Car bien que ces technologies encore récentes soient aussi chronophages et intrusives que l'on sait, on remarque dans le même temps l'avancée d'initiatives personnelles et de débats publics concernant la confidentialité, la sécurité ou la désintoxication numérique, autant sur le plan individuel, au niveau des pertes d'attention, de concentration, de mémorisation, autant que sur le plan collectif, concernant l'isolement social, l'asthénie ou l'insociabilité qu'elles peuvent amplifier.

Mais au delà des bavardages médiatico-sociologiques, ce qui nous intéresse ici ne concerne ni le catastrophisme anti-technologique (Néo-luddisme), ni l'enthousiasme benêt vis-à-vis de l'innovation (Futurisme), mais la propension à l'auto-discipline que ces technologies enjoignent.

Et l'auto-discipline,

si elle ne verse pas dans la rigueur inflexible ou son refus par résignation,

peut effectivement jouer en notre faveur,

car elle n'est que domestication,

de soi et de la machine.

De ce fait aussi, l'initiative, ce « vouloir » entrepreneurial, peut entretenir en elle le germe d'un « vouloir » autre, qui ne soit pas seulement réduit à ses raisons purement économiques, au fait de ne « plus avoir de patron », mais tenté aussi par d'autres types d'affranchissements, d'expériences, comme l'exprime toute la « mouvance » communaliste qui, malgré les objections qui nous séparent, peut présenter une ébauche minimale de dépassement, même encline à une condescendance de légataire, à une distinction sociale parfois méprisante et partiellement Biedermeier.

Nous ne manquons pas de « vouloir » alternatifs, réformistes, nous en sommes submergé. Nous manquons de « vouloir » révolutionnaires, de « vouloir » d'ensemble, vraisemblables, qui ne se restreignent pas à un territoire de parvenu-es, de « marginaux » ou de chanceux/chanceuses.

Si le « vouloir » contemporain semble nous entraîner vers un système de division des tâches toujours plus répressifs, tourné vers une efficacité couplée à un « épanouissement personnel » d'entreprise, de bureau, vers un « bien être » et une « hygiène de vie » articulés selon la performance, la fonctionnalité individuelle, l'économie comportementale, afin de stimuler la créativité et maximiser les capacités de productions de chacun-e, les transformations qui se profilent peuvent néanmoins contenir en elles des « vouloir » libérateurs, c'est dire des formes d'auto-organisations solidaires sur le plan mondial, capable de tirer parti des technologies allégées de l'imaginaire capitaliste, d'apprendre des découvertes propres aux phénomènes d'« intelligence collective » et « distribuée ».

Détruire les moyens de production.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....les détourner à notre avantage ?

C'est un débat qui nous dépasse forcément puisqu'il devra être traité de façon collective, et les questions de techniques qui nous concernent ici nous semblent être du même acabit.

Toutes les thématiques périphériques à cette question restent quant à elles des prétextes d'idéologues, absolument déterminés à confondre amour propre et éthiques personnelles, éthiques personnelles et bonne conduite.

Il n'est pas inutile de penser l'intérêt d'une production, de sa fonction, de ses répercussions ou d'un secteur d'activité tout entier, le débat mérite au contraire d'être parfois posé de façon franche et, justement, le monde de l'art et son marché sont, nous semble t-il, de ces débats négligés qui réclament attention.

REALISME

« Des tableaux ornaient les murs tendus de soie, les fauteuils étaient couverts de tapisseries précieuses, des bibelots et d'anciennes dentelles étaient exposés dans des vitrines du XVIIIème siècle. Rien de tout cela n'avait été endommagé. »

Hanns-Erich Kaminski, 1937.

Le monde spécialisé de l'art et son marché accompagne de très près les mutations que nous avons tenté de retracer succinctement.

Nous ne nous attarderons pas sur l'abandon du monde de l'art de sa constitution prétentieusement existentielle, qui quémandait autrefois méditations et recueils, contemplation passive et soumission religieuse du spectateur. Autant que nous ne nous attarderons pas sur les dépouillements successifs des excédents de langage populaire troqués contre quelques coquetteries académiques, et moins encore sur la bêtise autolâtre qui règne en ces lieux de culture.

Il n'y a rien d'inédit à dire, et nous n'avons même plus cette prétention. Notre réflexion se portera donc sur tout autre chose.

1.

L'ambiguïté des avant-gardes fût leur indubitable ambition.

Produire c'était aussi participer, c'était s'impliquer dans la culture, juger de son sérieux, même avec un film dépourvu d'images.

C'était faire l'artiste, se prendre au jeu du/de la « créateur/créatrice », approuver la répartition des rôles et tenir leurs hiérarchies.

2.

Débarassée de l'idée encombrante de collectif ou d'organisation d'artistes, et surjouant le jeu de la signature individuelle, du logo ou du nom propre, la pratique du scandale est vite devenue le simple objet d'une auto-promotion naturellement vénale ; dynamique qui s'étirera sur tous les autres secteurs de la communication.

3.

Avant que les œuvres ready-made deviennent une marque à part entière, et outre l'air moqueur dont elles se félicitaient, c'était aussi et surtout la question du regard qui venait assombrir l'objet même de la production artistique.

Tout devenait « art », tout pouvait en tout cas le devenir selon l'œil, la lumière, l'appréciation d'un objet.

4.

De l'appréciation d'un objet vint l'appréciation d'un moment, d'une « situation », de la vie tout entière en tant qu'objet artistique, et donc de la nullité même de ce qui les séparait.

5.

La victoire des images et de la représentation ne fut ni la réalisation de l'art, ni son dépassement, mais son aboutissement spectaculaire, narratif, mercantile.

C'est ainsi que l'art perdit son statut de médiateur.

Il n'avait plus d'intérêt que de se préserver, de maintenir sa posture sans élan

6.

C'est en désavouant son histoire, en niant l'issue de sa propre besogne, que l'art est devenu le domaine conscient de sa propre imposture.

7.

Si la réalisation de l'art n'eut pas lieu, la fin de l'œuvre, en tant que chose, qu'objet intentionnellement produit par motivation artistique, se produisit sans contestation d'ampleur.

L'œuvre apparaissait alors comme une prestation attachée à des fondements finis. L'œuvre se manifestait enfin pour ce qu'elle avait toujours été, une convention.

Tendre la toile, sauter une ligne, préparer l'argile, introduction, développement, ouvrez les guillemets.

Critères, formats, styles, compositions, fautes de goûts.

Entretenir et Restreindre.

8.

La recette de la sauce béchamel industrielle n'est pas moins artistique que l'œuvre produite dans ces conditions, c'est dire pliée aux principes de la taxidermie.

9.

Qu'elle soit encadrée, placée sur une estrade, mise en vitrines, exhibée dans les parcs ou les jardins, l'œuvre de cette sorte n'est qu'une affaire de catégories répétées par l'intermédiaire des écoles d'arts et des spécialistes. Une conservation de formes d'expressions censées revendiquer leur appartenance à une histoire de l'art, une mouvance, une illustre communauté d'esprit introuvable, obsolète.

10.

L'art qui se reconnaît en tant qu'art est seulement l'art reconnu en tant qu'art, par conséquent corroboré par une politique, une culture, une culture politique et une politique culturelle fatalement affligeantes.

11.

La nullité de la majorité des représentations artistiques de notre temps est le produit d'un conformisme novateur étriqué, voué à transmettre l'abnégation, à la faire valoir pour ce qu'elle est, le résultat de la contrainte, agencée selon les exigences du portefeuille culturel d'un mécène, d'un producteur, d'un budget, de l'état.

12.

La nullité de la majorité des représentations artistiques de notre temps n'est pas dû à un manque d'inspiration générationnelle, mais le produit de recommencements dégonflés.

C'est l'appel de la production pour la production, du concept pour le concept.

Dès lors la création se trouve confinée à l'intentionnalité studieuse, au désir de créer, et donc aussi d'être un créateur.

« Faire de l'art », et perpétuer « l'artiste » pour ce qu'il n'est plus ou plutôt pour ce qu'il n'a jamais été, c'est pourquoi ce microcosme ne s'intéresse plus qu'à lui-même.

13.

L'art se gargarise en effet de tout ce qui témoigne de l'attachement anachronique qu'on lui porte encore, se flatte de sa persistance, même au moyen de subventions intraveineuses, même sous assistance respiratoire, le corps marbré d'escarres s'étendant vers l'adieu, il s'émerveille toujours de son allure.

14.

L'achèvement de la décomposition de l'art en tant que spécialisation est sans appel.

Il survit - comme tant d'autres secteurs marqués d'une indéniable autophagie - artificiellement, et ce dans l'unique objectif de conserver sa discipline, son prestige, son petit département prospère fréquenté pour le fruit d'examens imbéciles.

15.

Ce n'est pas un deuil, c'est une délivrance, car la beauté est éternelle, la création partout présente, ailleurs, dans l'accident peut-être, la rencontre, l'accident d'une rencontre et tout ce qu'elle peut impliquer.

L'avenir appartient aux châteaux de sable, l'avenir appartient aux Ferdinand Cheval.

Reste du déclin la mise sous tutelle,

..... (ce marché qui l'entretient)

.....(qu'il entretient)

L'art sût se couper du « grand public » avec un mépris de classe à la sincérité élitiste, pleinement satisfait de cet entre-soi cérémonieux, des ovations critiques et des mondanités cyniques de quelques expert-es calibré-es par les écoles de commerce.

Ce mépris n'est pas sans fondements,

il est en pratique,

ce que le marché de l'art est à l'économie.

Depuis la critique de l'esthétique bourgeoise, les appels au dépassement de l'art, la culture de la marchandise par le triomphe du design, les plus corrosives critiques contre la production artistique semblent avoir déjà été prononcées, et pourtant, on remarque que le capitalisme est davantage incarné par la banque, le supermarché, les chaînes de restaurations rapides, les grands groupes et les boutiques de luxe que par les courtier-es en art, les galeries, les musées, et c'est sous-estimer leurs rôles.

Au fond, la critique de la production artistique semble avoir fait son temps, comme si, son marché ne représentait rien d'autre que la création de faux-semblants, le perpétuellement d'une culture épuisée, la vente d'œuvres insignifiantes.

L'œuvre serait ainsi comprise comme produit d'une carrière artistique triviale, d'une gloriole créditée d'indifférence. Mais l'œuvre est toute autre chose, et nous n'irons pas jusqu'à la métaphysique pour préciser cette position.

L'œuvre, circonscrite à sa valeur d'échange, est en réalité plus qu'une marchandise prisee pour son caractère unique ou son « aura ».

L'œuvre, désirée selon le suivi scrupuleux d'une côte d'artiste qui, une fois acquise, sera immédiatement soumise à une déduction fiscale, est avant tout une marchandise qui présente un avantage sans pareil : une plus-value avec laquelle aucun autre secteur d'investissement n'est plus capable de rivaliser.

L'œuvre est donc plus qu'une marchandise inclinée au soucis de rentabilité.

L'œuvre est un modèle d'épargne strictement réservé à la haute société, un outil économique structurellement prédestiné à profiter à la fructification d'un patrimoine caractéristique des classes dominantes.

En ce sens, le marché de l'art n'est pas qu'un domaine culturel réduit aux plaisirs de quelques collectionneurs-fétichistes arborant fièrement leur rang social par la possession.

Non, de par sa fonction si particulière, le marché de l'art est un champ économique indispensable à la consolidation de l'oppression classiste et de sa reproduction, c'est peut-être aussi la raison principale de sa permanence.

Tout le reste consiste en effet en controverses cultureuses parfaitement dérisoires.

pour une pratique du dépassement,

pour un dépassement de la critique.